

Laval théologique et philosophique



Carl ELLIOTT, *A Philosophical Disease : Bioethics, Culture and Identity*. New York, Routledge, 1999, 188 p.

Jacques Quintin

Volume 59, numéro 2, 2003

Le néoplatonisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007430ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/007430ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Quintin, J. (2003). Compte rendu de [Carl ELLIOTT, *A Philosophical Disease : Bioethics, Culture and Identity*. New York, Routledge, 1999, 188 p.] *Laval théologique et philosophique*, 59(2), 394–395. <https://doi.org/10.7202/007430ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

part, il soulève la question de la légitimité d'un « code d'éthique applicable à l'ensemble des CA des entreprises québécoises » (p. 96), qu'il résout aussitôt en proposant que « ce code d'éthique institutionnelle pourrait être le fait d'un groupe de leaders du monde des affaires québécois » (*ibid.*). Or, avant de sauter à l'action, ne faudrait-il pas définir ce que l'on entend ici par une « meilleure justice sociale » et montrer pourquoi « ne pas utiliser le monde économique comme levier de changement social » constitue « le grand danger » ?

Cet ouvrage, qui du début à la fin éveille en nous de nombreuses interrogations sur les thèmes majeurs dont il traite et qui nous offre quelques pistes de solutions lorsque nous en entreprenons une lecture à rebours, nous laisse pourtant perplexes quant à son apport pour l'éthique appliquée au monde des affaires. N'est-ce pas d'abord d'un questionnement fécond, plutôt que de réponses sommairement étayées, que les agents économiques tels les administrateurs, les investisseurs, les consommateurs — voire vous et moi ! — ont besoin ?

Isabelle LÉTOURNEAU
Université Laval, Québec

Carl ELLIOTT, **A Philosophical Disease : Bioethics, Culture and Identity**. New York, Routledge, 1999, 188 p.

Dans *A Philosophical Disease*, la question posée est celle de savoir comment nous pouvons penser la complexité des situations éthiques. Pour Elliott, il s'agit de penser la bioéthique en dehors des théories philosophiques systématiques, en dehors de la médecine, en dehors du droit et de la religion. Ces pratiques et le vocabulaire qui s'y rattache fournissent autant des réponses toutes faites que des fausses réponses. Mais ces savoirs ne pensent pas. Pour Elliott, qui s'inspire de Rorty, il faut penser la complexité des questions éthiques sans le recours à l'objectivité, en mettant en évidence le caractère culturel et historique des concepts qu'on utilise pour juger.

S'il faut se méfier du vocabulaire juridique, médical et scientifique, il faut aussi être prudent envers le vocabulaire séculaire du libéralisme démocratique. Il représente le même danger : ne pas penser. Lorsque se crée un consensus sur le fait que nous ne pouvons pas imposer aux autres nos idées touchant le sens de la vie, nous courons le risque d'ignorer les autres. C'est un vocabulaire très pragmatique et fonctionnel, mais c'est aussi un vocabulaire incapable d'exprimer un sens profond de la vie et qui encourage du même coup chacun à demeurer sur ses positions.

Que cela soit en raison du vocabulaire séculier du libéralisme démocratique, du vocabulaire objectif du droit et de la médecine ou encore du vocabulaire abstrait de la philosophie systématique, Elliott, en s'inspirant de Wittgenstein, considère que la bioéthique est une maladie philosophique. Les mots et les concepts de la bioéthique sont devenus inadéquats pour penser notre réalité. Ces mots et ces concepts sont issus d'un contexte singulier, d'une forme de vie bien précise qui n'existe plus. Malheureusement, on continue de les appliquer à d'autres contextes ou à tous les contextes, de sorte que toute la bioéthique est construite sur un malentendu, sur une confusion qui permet à des humains d'agir selon des principes très nobles sans pour autant agir correctement. En séparant ces principes de leur contexte historique et culturel, il devient possible d'instrumentaliser la bioéthique, et dès lors de manipuler et de mentir. Pour guérir de cette maladie philosophique, il ne s'agit pas de chercher l'objectivité, mais la solidarité (Rorty), l'enchevêtrement des perspectives. Il faut multiplier les exemples, les perspectives. Comment penser la pratique de la bioéthique sans la présence d'une théorie éthique ? Autrement dit, est-il possible de penser d'une manière philosophique le sens de la vie de même que la situation de la vie humaine en relation avec les autres vies humaines et en

relation avec les institutions de la médecine une fois qu'on a abandonné les « grandes explications » ?

En multipliant les exemples, les formes de vie possibles, l'éthicien déconstruit les concepts, en saisit l'origine et les limites. Il rend explicites et intelligibles nos pratiques, l'usage que nous faisons de nos concepts. Dès lors, l'éthicien n'est pas un fonctionnaire s'assurant qu'un individu obtienne ce qu'il pense être le meilleur pour lui dans un monde où tous et chacun sont des étrangers. Malheureusement, les éthiciens sont justement des fonctionnaires qui, en tentant de fournir une description objective d'un dilemme éthique, reproduisent les conditions qui créent un besoin d'éthique. La question n'est pas tant de savoir ce qu'il est bien ou pas de faire dans une situation donnée, mais de réfléchir sur le sens de la vie, sens qui ne peut être formulé dans une théorie éthique. Ce faisant, l'éthicien n'est pas là pour appuyer la profession médicale et les institutions médicales, mais pour favoriser un récit dans lequel chacun peut prendre la parole et exprimer sa perspective sur le sens de la vie. Ce livre d'Elliott illustre bien à quel point la pensée de Wittgenstein peut nous être utile lorsque vient le temps de réfléchir sur la bioéthique et sur la médecine.

Jacques QUINTIN
Université de Sherbrooke

Anthony GOTTLIEB, **Socrate. Martyr de la philosophie**. Paris, Éditions du Seuil (coll. « Points Essais », série « Les grands philosophes », 420), 2000, 86 p. ; Bernard WILLIAMS, **Platon. L'invention de la philosophie**. Paris, Éditions du Seuil (coll. « Points Essais », série « Les grands philosophes », 421), 2000, 94 p.

Les deux comptes rendus suivants concernent deux petits volumes qui sont d'abord parus en anglais chez Phœnix (Orion Publishing Group Ltd). Ils sont tous deux traduits en français par Ghislain Chaufour.

Le premier fut publié en anglais sous le titre *Socrates, Philosophy's Martyr*. Il s'agit d'un portrait très personnel de Socrate ; mais comment pourrait-il en être autrement de cet homme sage aux traits insaisissables ? Les deux principales images qui nous en sont parvenues (celle de Platon et celle de Xénophon, auxquelles il faut ajouter la parodie d'Aristophane et le témoignage plus tardif et de seconde main d'Aristote) sont aussi des images personnelles. Notre connaissance de Socrate nous vient des tableaux de deux disciples qui ont voulu transmettre aux générations leurs souvenirs de leur maître. L'auteur de cet essai le souligne lui-même en concédant qu'aucun des quatre principaux témoins anciens qui nous renseignent sur Socrate ne répond adéquatement aux exigences de l'historien moderne (p. 32).

Le sous-titre de l'ouvrage donne le ton. L'auteur cherche à démontrer que Socrate fut un *saint* et un *martyr* de la philosophie, sacrifié pour la cause. Près de la moitié des pages du livre est consacrée à l'*Apologie de Socrate* de Platon. Gottlieb raffole des anecdotes et aime aussi se mettre lui-même dans la peau du Sage afin de répondre, par exemple, aux objections qu'opposera Aristote à la morale socratique. Des grandes thèses du Maître, tout y est : l'ironie, la dialectique, la maïeutique, la théorie des vertus. Une place est aussi faite à la fin à la présentation des grandes écoles et courants philosophiques qui se sont réclamés de Socrate à l'époque hellénistique. Sa critique un peu naïve du sensualisme d'Aristippe fait sourire, et que dire de sa description quasi romantique du cynisme qu'il compare aux *hippies* des années 1970 ! On croirait qu'il est nostalgique...

C'est une lecture simple et facile, un ouvrage qui n'apprendra rien de nouveau au spécialiste, mais qui peut adéquatement servir à introduire un étudiant du niveau collégial ou pré-universitaire à